

ment, le dimanche, une fois mon service fini, je fais mes prières et je lis mes offices à part,

Le Capitaine—Oui. S'explique alors. Parce qu'autrement... En somme, soyez franc, vous détestez le métier ?

Varon—Non, mon capitaine.

Le Capitaine—Mentez pas. C'est vilain pour un curé.

Varon—Je ne mens pas.

Le Capitaine—Si. Vous faites tout de première pour faire plaisir plaisir au bon Dieu et au pape, mais dans le fond, ça vous dégoûte ?

Varon—Pas du tout, mon capitaine. J'aime beaucoup, beaucoup l'armée... et mes camarades, et mes chefs, tout.

Le Capitaine—Ça vous plaît ? Vous êtes orgueilleux d'avoir des grades ? C'est vrai, ça ?

Varon—Oui, mon capitaine. Je suis enchanté de passer bientôt caporal.

Le Capitaine—A la fin de votre temps si vous vouliez, vous pourriez être sergent-major, vous savez ?

Varon—J'essaierai, mon capitaine.

Le Capitaine.—Deux galons d'or et l'épée, ça ne dépend que de vous. Et alors, une fois sergent-major, à ce moment-là... dame... eh !

*Il lui cligne de l'œil.*

Varon—Quoi donc, mon capitaine ?

Le Capitaine—Pourquoi ne rengageriez-vous pas ?

Varon—Non, mon capitaine ?

Le Capitaine—Lâche la robe noire ? Saint-Maixent... Vous passez l'examen comme une lettre à la poste... Vous êtes officier... Vous pouvez ensuite arriver aux plus hauts grades, comme moi... capitaine ! Ça ne vous tente pas ? Vous êtes difficile ! Vous n'aimez pas mieux être capitaine que curé.

Varon—Non, mon capitaine.

Le Capitaine—Ça ne vous empêcherait pas d'aller à confesse, si vous voulez, d'être capitaine ? A preuve que ma femme y va et fait ses Pâques.

Varon—Je sais bien... Mais... non... C'est ma vocation de porter la soutane.

Le Capitaine—J'entends. Si c'est votre vocation, mon garçon... S'explique en ce cas. Y a

pas à chanter. C'est égal... C'est donc bien amusant de dire la messe ?

Varon—C'est mon désir. Et puis, on est utile, on peut faire du bien.

Le Capitaine—Eh bien, et nous, l'armée, est-ce que nous faisons du mal ?

Varon—Je ne dis pas ça, mon capitaine. Mais ce n'est pas la même chose. Et puis il faut des deux, voyez-vous ? Comme il faut des soldats, dans un pays, il faut des prêtres.

Le Capitaine—Oui... évidemment. Pour les dames et les enfants.

Varon—Quelquefois aussi pour les hommes, mon capitaine.

Le Capitaine—Je ne dis pas... Enfin, tout ça... suffit... Ça touche à la politique... *Motus* Et puis, ça vous regarde, après tout, Moi, je suis un soldat. Le bon Dieu... l'âme qui s'échappe du corps, le paradis et les garnisons de là-haut, après qu'on a claqué... Ça ne m'a pas empêché de sucrer mon absinthe ! Mais, enfin, je ne suis pas hostile. Y a de bons prêtres. J'en ai connu un, un ancien aumônier, qui fumait sa pipe et buvait la goutte comme un saint. Et couvert de blessures, sacrebleu ! Comme ça, je les comprends mieux. Mais, j'y pense, nom d'une quille, puisque vous êtes de la partie... vous savez le latin, Rosa la rose ?

Varon—Oui, mon capitaine.

Le Capitaine—Eh bien ! ça se trouve à merveille. J'ai mon dernier, Gustave, un sacré petit tambour qui prépare sa cinquième, qui est gentil, mais cancre et fainéant comme n'y en a pas ! Vous viendrez tous les dimanches à la maison me le faire travailler, sacrebleu ! Ça va ?

Varon—Oui, mon capitaine.

Le Capitaine—Vous déjeunerez avec nous ?

Varon—Oh ! mon capitaine.

Le Capitaine—Si. Me coupez pas. Et après... eh ! bien, vous serez libre... pourrez aller faire la fête dans les églises. Prierez pour moi, nom d'une quille ?

Varon—Oui, mon capitaine.

Le Capitaine—Bono. Maintenant que je sais qui vous êtes, je vous tiendrai à l'œil. Je gueule après vous, Varon, mais c'est parce que je vous estime. Si tous mes soldats ils étaient curés, ça